

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Deux-cents pages... ou rien!

Sonia K. Laflamme

Volume 31, numéro 3, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1569ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. K. (2009). Deux-cents pages... ou rien! *Lurelu*, 31(3), 78–78.

Deux-cents pages... ou rien!

par Sonia Laflamme

78

Depuis deux ans, lors de mes passages aux salons du livre, je remarque qu'une nouvelle tendance semble se dessiner. Bien des jeunes se bousculent pour voir les écrivains, ces êtres fabuleux armés de leur plume, assis derrière une petite table ronde surmontée d'une pile de signets à distribuer à la volée. Les jeunes collectionnent ces bouts de papier cartonné avec une avidité extraordinaire et s'en vont vite butiner auprès d'un autre écrivain pour y exécuter le même manège.

Avec le temps, j'ai développé une stratégie pour les retenir plus de trois secondes à ma table : si l'un d'eux veut un signet, il doit au moins m'écouter faire le résumé d'un de mes romans. Or, après mon envolée oratoire, le jeune est piqué par la curiosité. Il prend le roman, le feuillète, lit la quatrième de couverture, mais le replace devant moi en faisant la moue.

— Ça a l'air super intéressant, déclare-t-il, sincère et penaud. C'est en plein le genre d'histoires que j'aime. Mais mon prof veut qu'on achète des livres de plus de 200 pages. Ça fait que, ben, je suis désolé.

Et il s'en va, car mes romans font moins de 200 pages.

Cela a commencé ainsi. Un jeune, dans un salon. Ensuite deux, dans un autre salon. Puis toute une ribambelle dans un troisième. Depuis, j'entends la même ritournelle : «Combien de pages? Désolé, ça en prend plus de 200...»

De nouveau, les jeunes s'éclipsent.

Au cours de l'été 2008, dans le confort de ma maison, un enseignant m'écrivait un courriel dans lequel il me disait vouloir faire lire l'un de mes romans à ses élèves. Il me demandait donc de lui suggérer un titre qui, vous l'aurez deviné, fait plus de 200 pages.

Quelle est donc cette façon réductrice d'aborder la littérature et de l'imposer aux élèves? Cette consigne des *200 pages et plus, ou rien*, qui semble vouloir s'imposer comme la tendance, a ceci de pernicious qu'elle risque de mettre à l'écart l'intrigue, la qualité littéraire et le plaisir de lire. Même si les jeunes se montrent intéressés par l'intrigue de romans moins volumineux (et cela ne doit surtout pas être perçu comme la preuve d'une fainéantise cérébrale), ils doivent néanmoins se rabattre sur des pavés par devoir imposé.

N'est-ce pas là une façon déguisée de transformer nos jeunes lecteurs en consommateurs de masse, de rames de papier? N'est-ce pas là une manière sus-

pecte de leur demander de se fier au contenant plutôt qu'au contenu, de lire des mots simplement pour avaler des mots ou pour la note qui en découlera ensuite? Il me semble qu'il ne s'agit pas là du meilleur moyen de développer chez eux le véritable goût de la lecture, de leur faire découvrir le réel plaisir de la littérature, encore moins de créer une communauté de lecteurs forte et pérenne.

L'écriture, la lecture et la littérature sont des expériences profondément intimes et personnelles. Elles ne peuvent donc pas se résumer à un exercice quantitatif. Les écrivains choisissent d'écrire des ouvrages courts ou volumineux; ils choisissent aussi de créer des personnages qui prendront vie le temps d'une œuvre ou pour le déploiement d'une série de longue haleine. Les lecteurs, jeunes ou vieux, devraient donc pouvoir eux aussi choisir de lire ce qui leur plait, ce qui leur convient.

Combien de romans, en littérature pour la jeunesse au Québec, font plus de deux-cents pages? Sans en connaître le nombre exact, je ne crois pas me tromper en affirmant que cela ne constitue pas la règle. La consigne des *200 pages et plus, ou rien* risque donc d'évacuer du corpus littéraire de nos jeunes maints auteurs qui ont une plume merveilleuse et qui proposent des intrigues captivantes avec intelligence et nuances, mais qui préfèrent écrire des livres moins imposants.

Pour ma part, j'ai lu de nombreux ouvrages de moins de 150 pages, en littérature jeunesse comme en littérature pour adultes, et cela n'a pas fait de moi une personne moins portée sur la chose littéraire. Une bonne intrigue bien écrite est une bonne intrigue bien écrite, un point c'est tout. Et cela, peu importe le nombre de pages, car ce critère n'a rien à voir avec le pouvoir magique des mots.

J'ai fait part à l'enseignant de mes doutes au sujet de cette consigne pour le moins discutable. Je lui ai également demandé s'il leur était possible, à lui mais aussi à ses collègues de travail, d'abolir cette exigence des *200 pages et plus, ou rien*, puisqu'elle prive les jeunes de découvrir de nombreux auteurs tout en occultant une multitude d'univers qui valent vraiment le détour. Ne dit-on pas, après tout, que les meilleurs ouvrages se trouvent dans les petits pots?

Ai-je besoin de vous dire qu'à ce jour il ne m'a pas encore répondu...